

PSYCHOLOGIE

LES MYSTÈRES DE L'ILLUSION

Matthew L. Tompkins

La Martinière, 2020
224 pages, 24,90 euros

Ce livre aurait pu s'appeler «La prestidigitation contre le spiritisme», tant sa plus grande partie porte sur les efforts des prestidigitateurs – surtout au début du xx^e siècle – pour démystifier les spirites. L'auteur, lui-même un prestidigitateur américain, raconte comment, à la grande période d'engouement pour le spiritisme en Grande-Bretagne et aux États-Unis, des magiciens ont voulu montrer que les apparitions de fantômes, de communication avec l'au-delà et autres tables tournantes pouvaient être expliquées et reproduites par des prestidigitateurs.

L'ouvrage est atypique en ceci qu'il est avant tout fait d'images : les trois quarts des pages consistent en documents historiques comportant des photographies d'ectoplasmes et de spirites en action... Au premier abord, cette quantité de documents peut sembler lassante, mais dès qu'on se met à lire le texte, on prend un grand plaisir à voir incarné ce qui est raconté.

Le texte regorge d'anecdotes étonnantes. Il décrit par exemple comment l'un des plus grands magiciens de l'histoire, Jean-Eugène Robert-Houdin, est envoyé à la fin du xix^e siècle en Algérie par le gouvernement français pour contrer l'influence des mystiques locaux. Il va dans les villages et fait des démonstrations de ce que la science occidentale peut produire. Ainsi, par exemple, par la puissance de sa pensée, «il enlève la force» d'autochtones, devenus brusquement incapables de soulever une malle métallique qu'une femme ou un enfant vient pourtant de lever... cela grâce à un électroaimant ! On apprendra également que le magicien Houdini (dont le nom de scène est un hommage à Robert-Houdin), ennemi acharné des spirites qu'il juge être des charlatans, a entretenu une correspondance amicale et houleuse avec Conan Doyle, qui était un amateur passionné de spiritisme. Un très beau livre, à lire et à feuilleter.

ANDRÉ DIDIERJEAN⁽¹⁾ ET CYRIL THOMAS⁽²⁾

⁽¹⁾Université de Franche-Comté

⁽²⁾Université de Paris

PALÉONTOLOGIE

CAVANNA, PALÉONTOLOGUE !

Pascal Tassy

Éditions Matériologiques, 2020
174 pages, 19 euros

C'est l'histoire d'une amitié qui dura quarante ans, entre François Cavanaugh, journaliste, écrivain et dessinateur, pilier de *Hara-Kiri* et de *Charlie Hebdo*, et Pascal Tassy, paléontologue férù de proboscidiens et de phylogénie. Une amitié qui commence lors de la soutenance de thèse du second en 1973 et se poursuit jusqu'au décès du premier en 2014.

Ce livre nous en présente un des aspects marquants, une longue et passionnante conversation à bâtons rompus au sujet de la paléontologie, étalée sur des décennies, au fil de repas dans des restaurants du Quartier latin, de balades dans le Jardin des plantes et de visites de la galerie de paléontologie du Muséum, à Paris.

La paléontologie qui intéresse Cavanaugh (auteur, ne l'oublions pas, de *L'Aurore de l'humanité. Et le singe devint con - le con se surpasse, où s'arrêtera-t-il?*, Hoëbeke, 2007) n'est évidemment pas celle, un peu puérile, que nous servent à longueur de temps certains médias, à grand renfort des répétitifs «plus grand dinosaure jamais découvert» ou «plus ancien ancêtre de l'homme». Les questions dont discutent les deux amis portent sur les grandes étapes de la diversification des êtres vivants, les extinctions, les mécanismes de l'évolution, la définition de l'espèce, les méthodes de classification, les méfaits du créationnisme...

Le livre à deux voix qui aurait pu résulter de ces échanges n'a jamais vu le jour, mais Pascal Tassy nous donne ici un aperçu de ce qu'il aurait pu être, mêlant rigueur scientifique et rigolade. On découvre ainsi un Cavanaugh qui, derrière son humour ravageur, a confiance en la science comme moyen non seulement de découvrir le monde mais aussi de libérer l'être humain. Un humaniste donc, dont on peut se demander comment il aurait ressenti la vague d'obscurantisme qui déferle aujourd'hui...

ERIC BUFFETAUT

Laboratoire de géologie, ENS-CNRS, Paris

ET AUSSI



LE VAR, TERRE DE GÉANTS

Stéphen Giner

Presses du Midi, 2021

154 pages, 29 euros

Un paléontologue de terrain nous fait connaître de nombreux paléoenvironnements varois, qu'ils soient du Permien, du Jurassique ou du Crétacé. En suivant ses pas, on découvrira non seulement des traces de théropodes au flanc d'une falaise dominant la mer, mais aussi, entre autres, les œufs de sauropodes d'«Egg-en-Provence» (alias Aix-en-Provence). On découvrira aussi les réalités des fouilles paléontologiques, au cours desquelles on utilise successivement la tractopelle, le marteau-piqueur, le burin et le marteau, puis l'aiguille et finalement les outils de dentiste.

L'INDE, UNE SOCIÉTÉ DE RÉSEAUX

Sandrine Prévot

Éditions de l'Aube, 2021

280 pages, 24 euros

Comment l'Inde, pays de plus de 1,3 milliard d'habitants, peut-elle à la fois être une société traditionnelle et une société ouverte sur le monde ? Une anthropologue passe en revue les facettes de cette société constituée de réseaux, dans laquelle la structure sociale centrale résulte du mariage au sein de la même caste. Tout y est patriarcal et hiérarchique, voire autoritaire. Les questions de statut sont au centre des transactions sociales, ce qui n'empêche pas les femmes d'être fortes... Très bien écrit, cet ouvrage permettra à quiconque s'intéresse à la société indienne d'interpréter son éberluante complexité.

SOUS TERRE

Mathieu Burniat

Dargaud, 2021

176 pages, 19,99 euros

Cette bande dessinée réalisée avec les conseils scientifiques (et humoristiques ?) de Marc-André Selosse, du Muséum national d'histoire naturelle, traite du sol. Réduite à la taille de 5 millimètres, Suzanne, une jeune aventurière désireuse de ramener à la vie son ami décédé, y découvre les «Enfers» véritables, c'est-à-dire le sol et sa vie grouillante. Trop petits pour être vus, les nombreux habitants de ce domaine remplissent plusieurs fonctions biologiques et écologiques essentielles, que détaille ce beau et instructif livre. Et la quête de Suzanne aboutit à une surprise...



La chronique de
CATHERINE AUBERTIN

économiste de l'environnement, directrice de recherche
de l'IRD et membre de l'UMR Paloc
au Muséum national d'histoire naturelle, à Paris

PROTÉGER 30 % DE LA PLANÈTE : UNE AMBITION ÉQUIVOQUE

Pour préserver la nature, faut-il accroître la superficie des
aires protégées ? Ou plutôt mieux associer les populations
locales à la gestion des espaces naturels et agricoles ?



Soustraire des
espaces naturels
à l'activité humaine
constitue le plus
ancien outil
des politiques
occidentales
de conservation.
Un outil dont
l'efficacité est
parfois douteuse.

En vue de la prochaine conférence de la convention sur la diversité biologique qui se tiendra fin 2021 à Kunming, en Chine, ONG et dirigeants multiplient les initiatives, comme la Coalition de la haute ambition pour la nature et les peuples, emmenée par la France et le Costa Rica, dans le but de protéger 30 % des surfaces terrestres et marines en 2030.

Annoncer la création d'aires protégées semble être le moyen privilégié des États pour remplir leurs engagements internationaux en faveur de la biodiversité. La superficie des aires protégées a ainsi doublé depuis le sommet de la Terre de 1992. Elles couvrent aujourd'hui 17 % des terres et 8 % des mers.

Soustraire des espaces naturels à l'activité humaine est le plus ancien instrument des politiques occidentales de conservation. Mais on peut s'interroger sur son efficacité et, surtout, sur le postulat d'une nature isolée d'une humanité qui

poursuivrait une croissance économique fondée sur la surexploitation des ressources. S'agit-il d'un outil dépassé quand, au contraire, de nombreuses études plaident en faveur de la compatibilité des

Deux modèles s'affrontent : agro-industrie contre agroécologie

systèmes sociaux et écologiques ? Ce débat s'étend au futur de l'agriculture (comment exploiter les 70 % restants ?) et au statut des peuples autochtones et des communautés locales (où implanter ces aires protégées et comment les gérer ?).

Pour nourrir les 10 milliards d'individus prévus en 2050, la FAO estime qu'il faudrait augmenter la production alimentaire de 60 %. Deux modèles s'affrontent : agro-industrie contre agroécologie.

Le premier sépare strictement les espaces de production et les espaces de conservation. Il défend l'intensification de l'agriculture, la production massive de produits bon marché grâce aux intrants de synthèse et à la technologie.

Le second s'appuie sur une écologie de la réconciliation entre nature et activités humaines, sur les interactions des humains et des non-humains au sein de systèmes agricoles complexes ayant recours à beaucoup de main-d'œuvre et d'espace. Les pratiques agricoles sont alors censées conserver les espèces et les services des écosystèmes.

Ces modèles font l'objet de diverses évaluations qui dépendent des choix alimentaires (où la viande est un enjeu central), du type de gouvernance et des relations à la nature.

Sans garantie sur la participation des populations au contrôle de leurs territoires, une gestion par l'État apparaît comme un retour en arrière. On comprend ainsi les protestations des défenseurs des peuples autochtones, comme Survival International, qui craignent un accaparement des terres et dénoncent un colonialisme vert. Ce sont en effet les zones peu peuplées, riches en biodiversité et où vivent des communautés autochtones, comme en Amazonie, qui sont les plus à même de devenir des aires protégées. Aussi les instances internationales, l'UICN, l'IPBES, la FAO, soulignent-elles l'importance des populations traditionnelles dans la conservation des écosystèmes et les dynamiques de l'agro-biodiversité. Plutôt que de sanctuariser leurs territoires comme aires protégées, il s'agirait avant tout d'assurer leurs droits sur leurs terres et de s'inspirer de leurs relations à la nature.

À Kunming, l'objectif de 30 % devra répondre à la diversité des situations culturelles, car cette course au pourcentage nous oblige à nous interroger une fois de plus sur le grand partage de la modernité occidentale entre nature et culture. Comment interagir avec une nature dont nous dépendons ? ■